

Quelle joie de se retrouver pour une nouvelle année d'étude !

Ce cours est présenté léilouy nishmat Natan Avraham Fitoussi z''l, tombé il y a juste un mois et pour lequel beaucoup de larmes ont été versées. Combien de soldats, de *tsadikim* risquent leur vie en Israël, pour nous permettre d'y vivre et d'y passer du bon temps ? C'est avec beaucoup d'émotions que je fais ce cours.

Vous le savez, il n'y a pas d'hasard dans le calendrier. La *parasha* de cette semaine s'appelle *כי-תצא למלחמה*, lorsque tu sortiras en guerre. Le ton est donné : cette *parasha* va traiter de la violence, qui fait partie de ce monde. Sans nos *hayalim* et *Hakadosh baroukh Hou* qui leur donne la force de nous protéger, notre pays s'effondrerait en une minute. C'est violent.

Vers une vie sans violence

A l'image de Nathan z''l, nous allons introduire de la douceur dans cette thématique. Natan a choisi d'être combattant, il y tenait. Juste avant qu'*Hashem* le rappelle à Lui, Natan priait. En ce sens, Natan fait le trait d'union entre la brutalité de la guerre ici-bas et le raffinement du monde spirituel. Il faut de l'art pour être capable de s'extraire d'un univers matériel, violent, envahissant et se connecter à *Hashem*. Le danger de l'armée, nombre d'orthodoxes ont d'ailleurs peur d'y envoyer leurs enfants, est de se laisser envahir par la brutalité du monde et de s'éloigner d'*Hashem*.

C'est pourtant une *mitsvah* de protéger le peuple d'Israël mais le risque est en effet terrible de tomber dans une existence marquée par le rapport de force et la violence. Il s'agit d'accomplir cette *mitsvah* tout en restant *adin*, sensible, raffiné, ce qui est très complexe.

L'objectif de ce cours, c'est de prendre exemple sur Natan et de s'inspirer de lui. Comment résister à la violence du monde ? Le titre de ce cours est « retrouver notre sensibilité ». L'ensemble de la *parasha* nous présente des situations violentes, des cas terribles. Notre fil directeur sera de rester à l'image de Natan, malgré tout.

Cette *parasha* va nous enseigner à naviguer sur des eaux violentes tout en conservant de la douceur. Il n'y aurait qu'à ouvrir un magazine de faits divers pour sombrer dans le pessimisme le plus total. La pire des choses serait de s'habituer à cette violence

et de s'en protéger en en générant à son tour. Un cercle vicieux s'ouvrirait alors à nous : c'est lui qui a commencé, ne te laisse pas marcher dessus... Vous connaissez le type de discours que cette pensée entraîne. Comme l'indique le titre de notre *parasha*, il faut parfois sortir en guerre. Ayons cependant conscience que la vraie vie ne se situe pas là.

Je vais vous citer un verset de la *parasha* qui illustre la nécessité de résister à la violence :

כי-יקח איש, אשה חדשה--לא יצא בצבא, ולא יעבר עליו לכל-דבר: נקי יתנה לביתו, שנה אחת, ושמה, את-אשתו אשר-לקח. « Si quelqu'un a pris nouvellement femme, il sera dispensé de se rendre à l'armée, et on ne lui imposera aucune corvée: il pourra vaquer librement à son intérieur pendant un an, et rendre heureuse la femme qu'il a épousée » -א-ת, ושמה, אשתו אשר-לקח. « afin qu'il réjouisse la femme qu'il a épousée ».

Voyez la poésie de ce texte. Lorsqu'une guerre éclate, tous les hommes sont convoqués pour y contribuer. Dans le peuple d'Israël, un homme nouvellement marié doit rester chez lui et réjouir sa femme. Cela nous enseigne que dans la vraie vie, un homme crée en premier lien un endroit dans lequel règne la sérénité. Le concept de *shana rishona*, de première année de mariage, vient d'ailleurs de là. La vraie vie, c'est d'être disponible pour construire son couple et c'est savoir que chez soi se trouve un îlot de sécurité, de bien-être et de douceur. Au terme de cette année, s'il faut rejoindre les autres sur le champ de bataille, un homme aura toujours en tête là où se situe la vraie vie : chez ses parents lorsqu'il est jeune, chez sa femme plus tard. Là-bas, se trouve le lieu de la vie. Ici, c'est un monde violent qui ne devrait pas exister mais auquel il faut faire face.

Si nous parlons ici du monde de l'armée et de la guerre, cela s'applique à toutes les formes de violence que nous rencontrons.

La Torah évoque dans notre *parasha* plusieurs cas de violence. Un employeur qui ne paierait pas son employé à temps exercerait une forme de violence. Un enfant rebelle qui ferait honte à ses parents exercerait de la violence autour de lui. La *parasha* nous parle également du cas d'un foyer violent, D. préserve ; un homme qui se met à haïr sa femme. La *Torah* nous rappelle que ce n'est pas parce qu'un cercle vicieux de violence s'est installé

qu'on est autorisé à y participer. Comme Natan qui faisait abstraction de l'arme qu'il portait pour prier, il faut être capable de s'extraire de l'atmosphère autour de soi pour se connecter au Créateur.

Le sens de l'authenticité doit être maintenu. Reprenons le passage suivant : **וְנָקִי יְהוָה לְבֵיתוֹ, שָׁנָה**, il pourra se consacrer à son foyer pendant un an. Vous le voyez, les dernières lettres en rouge forment le nom de D'ieu. En d'autres termes, *Hashem* met Son nom dans ce qui a véritablement du sens.

L'investissement pour le foyer mène à une présence du divin au sein de celui-ci.

Certaines choses, comme le service militaire, doivent être faites. Par contre, là où l'on crée de la vie, **בְּיָתוֹ**, porte le nom de Dieu. Un homme qui rejoindrait ses compagnons d'arme pourrait oublier ce qu'est la sérénité, s'étant habitué à la violence.

Qu'est-ce qu'une habitude ? En revenant à notre échelle à nous, nous pouvons apercevoir de la violence partout. Les enfants qui ont fait leur rentrée peuvent être confrontés à un professeur, à un surveillant, à un camarade violent. Certains parents conseillent de rendre le coup. Je ne crois pas que ce soit une solution. Bien au contraire ! en rendant il se détruit en devenant à son tour violent. Cela dit, comment ne pas s'habituer à un climat de violence ?

L'habitude, c'est la capacité du corps à s'adapter à une nouvelle situation. Cette faculté est un cadeau d'*Hashem*, notamment lorsqu'il faut faire preuve de résilience. Quand on perd quelqu'un, au bout d'un certain temps, nous parvenons à vivre avec cette douleur. A Auschwitz, ceux qui ont survécu avaient une capacité d'adaptation hors du commun. Cela nous permet de survivre.

La facette négative de cette force d'habitude se caractérise par le fait **de baisser son niveau d'exigence**. Il peut arriver de devenir une mère nerveuse, par contre, pas question de se reconnaître dans ce rôle et de s'en accommoder. On peut dérapier, cela arrive. On va alors boire un café avec sa meilleure amie, pleurer un bon coup et dépasser la difficulté pour éviter de devenir cette autre qui ne nous ressemble pas. Dans les cas de violences conjugales, il m'arrive d'halluciner lorsqu'on me raconte le degré des insultes voire des atteintes physiques qui ont cours. Une femme m'a expliqué

que lorsqu'elle s'énervait, elle tambourinait sur son mari. Ce n'est pas possible.

A quel moment un débordement prend le pas sur la vie ? A quel moment ceci ou cela s'infiltré chez moi ? Le niveau d'exigence a baissé. Faillir peut arriver, faire des erreurs est humain, mais pas question que la vie prenne une telle tournure.

L'habitude fait qu'on se met à accepter des situations inacceptables.

La *parasha* nous parle notamment du fils rebelle qui nous pose la question suivante : à quel moment ai-je accepté que mon enfant me parle de cette façon ? Plus généralement, comment ne pas accepter la violence intrinsèque à la vie ? Nous expérimentons des situations violentes et difficiles au cours de notre vie, que ce soit au travail ou à la maison. Comment faire pour ne pas (ou plus) accepter cela ?

Garder son authenticité

Je vais vous présenter une *mitsvah* située à la fin de la *parasha* qui précède la nôtre. Elle introduit la *parasha* de cette semaine. Dans **כִּי-תֵצֵא לְמִלְחָמָה**, lorsque tu sortiras en guerre, qui sous-entend la nécessité de se confronter parfois à la violence du monde, nous apprenons comment éviter d'y sombrer et de se dénaturer par cette violence.

Nous allons aborder la *mitsvah* de *egla aroufa*. Si on se retrouve au milieu de nulle part, entre deux villes peuplées, que ce soit dans un champ, une forêt ou sur une route et qu'on découvre le corps sans vie d'une personne non identifiée, qui a priori a été attaquée, un rituel instauré par la *Torah* s'impose. On doit trouver la ville la plus proche du corps, rassembler les sages de la ville et les mener sur le lieu. Eux vont amener une génisse, se laver les mains -d'où l'expression « s'en laver les mains » - et dire : ce ne sont pas nos mains qui ont fait couler ce sang-là.

L'idée est d'éliminer la suspicion qui pèse sur la ville que le défunt aurait traversée. Afin de laver la culpabilité tacite qui pèse sur la ville, les sages sont appelés à ce rituel. Juste avant ce passage, la *Torah* mentionne un autre : **כִּי-תֵצֵא לְמִלְחָמָה**. Entre ces deux cas où l'on parle d'entrer en guerre, il est question d'une ville qui s'arrête sur une personne inconnue et décédée.

Les hahamim expliquent que cela forme un seul et même passage. On s'adresse ici à une armée qui doit prendre garde de sortir en guerre d'une

La Paracha par Mariacha

Retrouver notre sensibilité

Ki Tétsé, Paris, Vendredi 9 Septembre 19h58 – 21h03

essentiE

certaine façon. Au soldat qui aurait tendance à banaliser la violence, la *Torah* dit : hier tu étais en guerre, demain tu le seras aussi, mais dans cet entre-deux si quelque chose se passe dans ta ville, tout doit s'arrêter. Ce soldat pourrait ne pas faire cas de cet incident isolé à quelques kilomètres de chez lui. Quelle importance lui conférer alors que dans son quotidien, sur le champ de bataille, il voit sans cesse des corps sans vie ...

Preserve ta sensibilité ! lui demande la *torah*. Chaque *neshama* est précieuse, la vie, ce n'est pas la violence ! Il est interdit de s'y accoutumer sous prétexte qu'on en verrait régulièrement. La vie normale est dépourvue de violence. Pour garder ce niveau d'exigence, pour que tu ne t'habitues jamais à crier, pour que jamais personne ne se mette à te parler de telle façon, apprend du modèle de la *egla aroufa*.

J'ajoute à cela que lorsque Yossef retrouve ses frères, il fait porter la nouvelle à son père Yaakov, en deuil depuis vingt-deux ans. Pour cela, Yossef envoie des '*agalot*', des charrettes chargées de cadeaux. Vous voyez le jeu de mots venir entre *agalot* et *egla*, qui signifie génisse et renvoie à la *mitsvah* susmentionnée. Quand Yaakov entend ses fils annoncer la nouvelle, le texte rapporte que son cœur est resté froid, *vayafag libo. Vayar et aagalot*, mais lorsqu'il a vu les charrettes, *וַיִּרְאוּ אֵת הַיָּעֲקֹב*, yaacov a retrouvé goût à la vie. Les *hahamim* questionnent cela. Pourquoi ne pas réagir en entendant la nouvelle mais seulement en apercevant les charrettes ? Il s'agissait en réalité d'un code. Juste avant son départ, Yossef étudiait avec son père. Avant le don de la *Torah*, ils étudiaient déjà les *mitsvot*, notamment celle de la *egla* qui nous invite à rester sensible malgré la violence de certaines situations. Garder une attitude morale, rester fidèle à soi-même, demeurer un être sensible malgré les aléas de la vie est ce que Yossef étudiait avec son père avant de le quitter. En envoyant des *agalot*, tel un clin d'œil à leur dernière étude, Yossef signifie à son père être resté le même.

Yaakov sait en effet que l'Égypte est l'endroit où a cours le plus de débauche au monde. On disait d'ailleurs qu'il était impossible de connaître le père des enfants égyptiens. Yossef, son fils de dix-sept ans s'est retrouvé seul, là-bas. Il est en vie, mais de quelle vie parle-t-on exactement ? -une vie

authentique et fidèle aux enseignements de son père ou une vie égyptienne de débauche - se demande Yaakov. A travers les charrettes, Yossef rappelle leur dernier sujet d'étude. On peut être soldat et rester sensible à toute vie humaine ; on peut vivre en Egypte et rester le fils de Yaacov . C'est encore moi, signifie ainsi Yossef à son père. Rien n'a changé. Yossef demeure un être sensible et raffiné, en dépit des épreuves de la vie.

Natan Avraham z"l, à travers tout ce qu'il incarnait, me paraît symboliser cette idée-là en particulier : continuer à faire preuve de sensibilité malgré tout ce qu'on traverse. C'est une leçon pour nous, surtout en cette veille de *Rosh Hashana*.

Dans la vie quotidienne, nous ne cessons de nous précipiter. Tout se fait vite. Les courses, les devoirs, la maison, le bain, pas de temps à perdre. Comment faire pour prendre du recul sur ce que nous sommes ? Le mois d'*Eloul* est le rendez-vous annuel pour cela. Pendant ce mois, notamment à *Rosh Hashana*, nous sommes invités à faire un point et à nous interroger : *ayeka*, où es-tu, comme demande Dieu à Adam, le jour de sa Création. Adam vient alors de fauter et se cache. La question rhétorique de Dieu se pose aussi pour nous : où en sommes-nous ? C'est le moment de faire un retour réflexif sur soi, de questionner le type de mère, d'épouse, de collègue, de femme qu'on est et de se restructurer.

Quels sont mes objectifs ? Quelles sont mes valeurs ? Où se situe le décalage entre ce que je souhaite être et ce que je suis en train d'être ? Si je ne réponds pas chaque année à la question *ayeka*, je ne pourrais pas être moi. Pendant *Eloul*, nous nous recalibrons en faveur de ce que nous sommes. Pour cela, il faut identifier ce que nous sommes. Découvrons le ensemble grâce au merveilleux commentaire du Orah Haim hakadosh.

Retrouver sa beauté intérieure

Le Orah Haim haKadosh, rabbi Haim benAtar qui vivait au Maroc au XVIIIe siècle était très porté sur la *Kabbalah*, la *Torah* des secrets. Lorsqu'il parcourait un passage de la *Torah*, il en entrevoyait le sens secret qui nous échappe. Il nous propose une certaine lecture de *כִּי-תִזְכֹּר* que nous lisons toujours au mois de *Eloul*. Rappelle-toi qui tu es, enjoint la *parasha*. Si tu as un doute concernant qui tu es, voici comment t'en souvenir.

Notre *parasha* s'ouvre donc sur un soldat qui sort victorieux d'une guerre. Des prisonniers sont là, notamment une femme magnifique. Malheureusement, elle n'est pas juive. Il faut aussi ajouter que la guerre libère des pulsions en l'homme. C'est là l'occasion de répéter ce que Rebecca, la sœur de Natan m'a dit concernant son frère qui était l'exception de sa *plouga*. En permission, les soldats ont tendance à faire la fête et à sortir, alors que lui évitait cela lorsqu'il rentrait et influençait ses compagnons d'arme à faire de même.

Le soldat de notre *parasha*, lui, est envahi par la beauté de la captive. La *Torah*, plutôt que de réprimander cette attitude, met en place un système destiné à éprouver la pulsion et à aller au-delà d'elle. Ramène la captive chez toi, elle y vivra pendant un mois, dit la *Torah*. Elle vivra à tes côtés et devra s'enlaidir tout en pleurant ses parents. Après avoir vécu avec elle dans ces conditions, on te pose la question à nouveau. Si elle te plaît toujours, tu pourras l'épouser. Si tu as changé d'avis, libère-la. Le Orah Haim haKadosh explique ce qui se joue dans ce passage en lecture ésotérique. Cette belle captive, c'est ta *neshama*. Lorsque tu pars en guerre, ce monde étant fait d'altercations successives, tu risques de devenir violent à ton tour et d'oublier ta *neshama* qui est d'une grande beauté. Si tu t'es mis à mal parler et agir à cause des épreuves de la 'guerre', tu finiras par te dévaloriser.

A notre niveau à nous, cela se transpose en ces termes : je suis une mauvaise mère, je n'ai pas compris mon enfant, je fais un travail que je n'aime pas, je n'ai pas vu venir cela avec mon mari... Voici comment renouer avec nos exigences initiales : il faut discerner la beauté de notre *neshama*. Elle est incroyablement belle, à l'image de la captive. Cette femme doit être amenée un mois à la maison. La maison, explique le Orah Haim, le *baït*, c'est le *bet amidrash*, le lieu où l'on étudie, on l'on apprend. La femme qui retire ses habits de prisonnière, c'est la *neshama* qui se décharge des couches successives qui la chargent. Le mois qu'elle doit passer dans la maison, c'est le mois de *Eloul*, dit le Orah Haim. Au terme de ce mois, toutes les fautes, tout ce qui n'est pas elle, lui est retirée, ויבחר מקום מושב לה בית מיוחד לישראל שהוא, ויתודד, tu vas lui trouver un lieu d'étude,

בבכי, elle pourra pleurer librement, ce qui fait référence au mois de la *techouva*.

A la fin, וחסקה בה, tu vas tellement l'aimer qu'elle sera tienne. En cela, nous sommes appelés à faire la découverte de notre vie, celle de notre beauté intérieure. L'objectif de *Eloul*, c'est cela. C'est ce qui va nous permettre d'être à la hauteur de nos exigences. Aucune *neshama* au monde n'est altérable. Quelle que soit notre vie, quelle qu'elle ait été notre vie, notre *neshama* ne s'abîme pas. Penser qu'on ne peut pas, qu'on manque de légitimité, qu'on n'y arrivera jamais, que la *Torah* c'est pour les autres, c'est faire erreur. L'objectif de ce cours est de nous aider à retrouver notre vérité intérieure. Natan Avraham, lui, savait déceler la beauté de ceux qui l'entouraient. Le nom d'Avraham renvoie au *hessed* et ce jeune homme cherchait constamment à donner. Il est arrivé dans une unité non religieuse. Il fréquentait donc des personnes éloignées de la *Torah*. La majorité des juifs en Israël ne connaissent pas bien la *Torah*. Natan leur y donnait accès : il leur mettait les *tefilin*, il leur faisait faire des *mitsvot*.

Les brebis égarées

Après avoir parlé de la belle captive, le texte rapporte une *mitsvah* que l'on connaît et que l'on pratique tous : rapporter tout objet perdu à son propriétaire.

Deux versets précèdent ce commandement : « Tu ne dois pas voir le bœuf ou la brebis de ton frère égarés et te dérober à eux : tu es tenu de les ramener à ton frère. Si ton frère n'est pas proche de toi, ou si tu ne connais pas le propriétaire, tu ramèneras l'animal à la maison, et il restera chez toi jusqu'à ce que ton frère le réclame ; alors tu le lui rendras. »

לא-תראא אַת-שׁוֹר אֶחִיד אוּ אֶת-שׁוֹר אֶחִיד, וְהִתְעַלְמָתָּ, מֵהֶם: הֲשִׁב תְּשִׁיבָם, לְאֶחִידָךְ

Si vous tombez sur une brebis perdue en rentrant à la maison, ramenez-la à son propriétaire ! Pourquoi la *Torah* donne-t-elle un exemple alors qu'elle précise que cela vaut pour tout objet ? Le Orah Haim explique que le bœuf fait allusion à un homme au niveau moral peu élevé. Les images de bœufs et de brebis, qui renvoient à notre dimension animale, nous rappellent que même cela fait partie du troupeau saint. L'image de l'âne n'a pas été employée par exemple. On ne peut effectivement pas emmener un âne en *corban*. Vous savez aussi qu'à *Rosh Hashana*, nous sommes jugés comme le troupeau d'*Hashem*.

Le bœuf appartient à **ton frère**, שׁוֹר אָחִיךָ. Ton frère, explique le Orah Haim, c'est *Hakadosh barouh Hou*.

Les jeunes s'appellent tous « frère » entre eux. Figurez-vous que l'origine de cette expression est sainte. Lorsqu'*Hashem* rappelle la proximité qu'Il a avec les *tsadikim*, Il emploie cette expression. Celui qui transgresserait la loi d'*Hashem*, dit le Orah Haim, est appelé « égaré ». *Hashem* ordonne alors aux *tsadikim* de les ramener vers leur frère, soit vers Lui. La *Torah* répète l'instruction השב השׁיבם parce que si vous faites en sorte de ramener de telles personnes, elles achèveront le chemin de retour vers *Hashem* par leurs propres moyens. Vous le savez aussi bien que moi, on est toujours le religieux de quelqu'un. Nous avons tous des « brebis égarées » dans notre entourage. C'est d'ailleurs une expression de tendresse. On pourrait se désolidariser de ces brebis mais la *Torah* nous enjoint de ne pas le faire. Emmène untel à un cours, donne-lui des bougies pour *shabat*, envoie-lui un audio, n'importe quoi mais fais un pas pour que la personne découvre quelque chose. Parfois, on rencontre une personne des années après et on se rend compte que tel mot, tel geste a eu un écho retentissant. Il y a énormément d'histoires dans lesquelles les gens sont les maillons d'une chaîne qu'ils ignorent.

Le verset poursuit : si ton frère n'est pas proche... Le Orah Haim y lit une référence à l'exil que nous traversons. Il n'y a plus de prophètes, plus de temple, plus de proximité. Une personne me racontait récemment qu'elle avait voulu respecter un jeûne, ce qui avait rendue folle sa belle-mère. C'est une période d'égarément. Alors que faire ? Il faut alors le ramener à la maison. Ici, cela fait référence au *bet amidrash*, à un lieu d'étude. « Là, vous lui enseignerez les voies de la *Torah* afin que la lumière rayonnée par l'étude de la *Torah* le sauve spirituellement. » Un mot de *Torah*, une petite chose va l'émouvoir et une lumière va pouvoir s'infiltrer. « *Ce processus se poursuivra jusqu'à ce que D. le réclame, עד דרש אחיך, jusqu'à ce que ton frère le réclame* ». Les mots « והשבׁות לו » et vous lui rendrez » signifient que votre souci pour le juif égaré vous sera compté comme si vous l'aviez sauvé de la perte totale.

Lorsqu'on m'a parlé de Natan et de son souci pour son prochain, lorsque j'ai ouvert le *Houmach*, je me suis mise à pleurer. Il avait tout compris. Nous

avons tous des brebis autour de nous. Dans le monde se trouve de la violence mais aussi de l'ignorance. Avec ton petit cours, ton petit geste, la lumière peut entrer. Vous savez, au quotidien, j'essaie d'enseigner la *Torah* aux personnes les plus éloignées. Un *habad* me dirait d'ailleurs qu'il n'existe que des juifs proches. 😊 Quand j'enseigne à mes *kalot* non pratiquantes, je leur offre le café, un petit chocolat, on échange et on se met à parler du couple, d'*Hashem*, de *Torah*. Au bout d'une petite heure, les larmes se mettent à couler toutes seules. L'émotion, l'envie de la *Torah*, la beauté de la *Torah* leur apparaît. Bienvenue chez toi.

Cette émotion éprouvée face à un mot de *Torah* me rappelle l'émotion d'une naissance. C'est la naissance d'une magnifique *neshama*. Une éclosion magnifique intervient lorsqu'on retire les haillons de la captive. Nous vivons parfois dans un monde de violence.

J'ai moi-même traversé des moments très violents cette année. Mais je sais que ce n'est pas ça la vie. Je sais qu'il existe aussi des personnes extraordinaires, douces, d'exception.

Natan z'l savait voir la beauté de la *neshama* chez les autres.

Nous avons essayé à travers ce cours de nous raffiner tel Natan, dans un monde qui n'invite pas à cette douceur. Merci à vous, les belles *neshamot* qui parcourez ces lignes. Ce cours est dédié *leilouy nishmato*, quoi qu'un *tsadik* n'a pas besoin qu'on prie pour l'élévation de son âme.

Rav Shlomo Zalman z'l raconte qu'une personne s'apprêtait à aller dans le nord, sur les tombeaux des *tsadikim* pour prier. A cela il avait répondu qu'il suffit pourtant d'aller à *Har Hertzl*, sur les tombes des soldats, pour prier. Qu'*Hashem* protège tous nos soldats !

Je voudrais pour finir vous livrer un mot de Rebecca au sujet de son frère Nathan : « quand je parle de mon frère, il faut que je parle de *Torah*. Avant de lire les *pirkei avot*, on dit que *derekh erez kadma la Torah*. A priori, il vaut mieux se comporter bien plutôt que d'aller étudier la *Torah*. Nous sommes *goy kadosh*, le peuple choisi par *Hashem*, le représentant d'*Hashem* sur terre. Nous les femmes, en particulier. Ce passage vient nous rappeler ce rôle qu'on endosse. La *Torah* est un outil, un guide. Ce qui compte, c'est de reconnaître

La Paracha par Mariacha

Retrouver notre sensibilité

Ki Tétsé, Paris, Vendredi 9 Septembre 19h58 – 21h03

essentiELLE

Hashem comme *bore olam*, comme créateur, qu'on glorifie Son nom et qu'on transmette ça autour de nous. Utiliser les outils de la *Torah* pour révéler la gloire d'*Hashem*, c'est ce que faisait mon frère en portant les *madim* de soldat, en allant prier. Il faut savoir qu'il attendait la fin de ses gardes pour prier *arvit*. Cette fois, il était allé demander une autorisation pour prier. Il est parti en reconnaissant le maître du monde. Il s'est fait le représentant de tout le monde, venant d'une famille de français bien intégrée. Il s'est fait le représentant et l'exemple d'un peuple en ayant glorifié le nom d'*Hashem* sur terre. C'est ce qui doit amener la *geoula*, *beezrat Hashem*. Voilà qui était mon frère. Ça fait bientôt un an que nous faisons ces cours de *Torah* ici et ce n'est pas pour rien. J'ai été préparée pour accomplir cette mission, pour porter cette parole, pour représenter mon frère et faire des cours en son nom.

Vous aussi, à votre échelle donnez envie autour de vous aux autres de se rapprocher, *besimha*, *beshalom*, *beahava*. »

Shabat Shalom !

Mariacha Drai



Zivoug – l'âme soeur de:

- Myriam bat Hava
- Ilana bat Hava
- Dan Yossef ben Guila
- Ilan Binyamin ben Guila
- Solal Shmouel ben Nathalie Rahel
- Carla Esther bat Rivka
- Alexandre Shimon Arie ben Kohava
- Shirel Danielle bat Nathalie Rahel

Pour l'élévation de l'âme de:

- Josette Gnouna bat Lucie Simha
- Eric Arie ben Khamous
- Rahel bat Simha
- Joseph ben Mordekhai Halevy
- Jules Itzak ben Yehoudit
- Louisa bat Léa
- Moché ben Mricha
- Anaëlle Mazal bat Nelly Aviva

Pour la réussite de:

- Michael Isaac ben Bella
- Julia Lisa bat Sonia
- Chalom ben Perla
- Joshua David ben Julia Lisa
- Noah Abraham ben Julia Lisa
- Annael bat Corinne Rahel
- Angine Sarah bat Eden
- Moshé ben Myriam
- Alexandra Esther bat Myriam
- Anouk Elisheva Adèle bat Nathalie Rahel
- Moché ben Haim
- Yossef ben Nina
- Éthel Rivka bat Nina
- Binyamin Yona Yehouda ben Shimon

Pour la délivrance de :

- Nina bat Rivka
- Esther bat Rivka

Réfoua chéléma – Guérison de:

- Hava bat Turquia
- Moche Nethanel ben Rachel
- Romy Rahel Hana bat Stéphanie Liat
- Noa Esther bat Hanna
- Eitan Schlomo Ben Myriam
- Hanna bat Meliha Rose
- Eythan Refael ben Léa rahel
- Levana bat Malka
- Romy Rachel bat Liat Stéphanie
- Haim ben Yossef
- Carly Sarah bat Haya Simha
- Esther bat Cohava
- Shalom ben Cohava
- Keren Déborah bat Rivka Salma
- Habib ben Esther